

Comment devient-on un lieu de l'hypermobilité ? Dynamique et vie quotidienne dans le quartier du Châtelain à Bruxelles

Grégoire Lits,
Université catholique de Louvain,
Louvain-la-Neuve, Belgique

Le sociologue britannique John Urry appelle, dans son ouvrage *Sociologie des mobilités*, à une reformulation du programme de la sociologie qui devra poser à la base de ses analyses « *les diverses mobilités des peuples, des objets, des images, des informations et des déchets* » pour devenir pleinement « *une sociologie de l'interdépendance complexe de ces diverses mobilités et de leurs conséquences sociales* » (Urry, 2005 : 4). Il s'agit pour lui de donner une nouvelle direction à la recherche sociologique afin de comprendre pleinement les évolutions des mondes sociaux actuels.

Le présent article propose, en partant de l'étude de l'évolution de la population d'un quartier central bruxellois, de s'interroger sur la manière d'étudier sociologiquement les conséquences quotidiennes du processus de construction européenne en intégrant la mobilité comme composante importante de la problématique.

Nous présenterons dans un premier temps les processus évolutifs qui, en trente ans, ont transformé le quartier populaire du Châtelain à Bruxelles en un lieu de l'hypermobilité européenne, pour, dans un second temps, proposer des pistes de recherche permettant d'étudier la coexistence dans la différence telle qu'elle est observable dans les lieux de l'hypermobilité. Les notions d'ubiquité (Donzelot, 2004) et de gentrification (Authier, 1998) seront spécialement discutées avant de proposer, pour conclure, quelques pistes de recherche permettant d'étudier les modalités de la coexistence urbaine au temps de l'hypermobilité.

I. Le quartier du Châtelain

Le quartier du Châtelain est situé dans la commune d'Ixelles au centre de Bruxelles. C'est un quartier actuellement très fréquenté qui s'étend autour d'un centre attractif : la place du Châtelain¹. Long rectangle de plus d'une centaine de mètres, encerclée de bâtiments hauts d'un, deux, voire trois étages, la place se présente au premier coup d'œil comme un endroit diversifié, comme un espace support d'actions éclectiques et multiples. Espace d'habitation, de rencontre, de commerce, de fête, de restauration... Elle est le théâtre d'interactions incessantes aux formes multiples.

La place est un lieu où l'on vient. Elle n'est pas un lieu de passage, pas un lieu de circulation que l'on traverse pour se rendre ailleurs. La surface prévue pour la circulation des véhicules est d'ailleurs très réduite et se limite à une étroite bande d'asphalte formant une sorte de « B » encerclant la place et la coupant en son centre. Il en va de même pour les sept rues qui y débouchent et qui n'ont rien des grands axes routiers qui traversent Bruxelles, telles l'avenue Louise ou la chaussée de Waterloo toutes proches.

Le quartier doit essentiellement son caractère attractif aux nombreux restaurants, cafés et commerces présents mais, contrairement à ce qui se passe dans certains quartiers de Bruxelles comportant un grand nombre de commerces, le Châtelain est également un lieu d'habitation.

La population habitant ce quartier est intéressante, parce qu'elle est composée à 35 % d'étrangers ressortissants de l'Union européenne. Plus d'un habitant du quartier sur trois est européen. Ce qui, comparé à la moyenne bruxelloise qui s'élève à 15 % et à celle de la commune d'Ixelles qui est de 25%, est très élevé². C'est cette population européenne arrivée en masse ces 10 dernières années qui va nous intéresser. Le tableau ci-dessous présente la population par nationalité du quartier du Châtelain comparée à celle de la commune d'Ixelles.

Tableau 1 - Nationalités par continent (fréquence)

	Ixelles	Châtelain
Belges	0,64	0,54
Ressortis. UE (non Belges)	0,25	0,35
Autres Européens	0,02	0,03
Asiatiques	0,03	0,03
Africains	0,05	0,02
Américains	0,02	0,03
Océaniens	0,00	0,00

¹ Site web consacré au quartier du Châtelain : <http://www.chatelain.be/>

² Source : enquête socio-économique générale de 2001 réalisée par l'INS.

Total	1	1
-------	---	---

II. Évolution du quartier : D'un quartier à l'abandon vers un lieu de l'hypermobilité

Il nous faut, maintenant que nous connaissons la situation actuelle du quartier, présenter l'évolution qu'il a connue au cours des trente dernières années. Nous avons procédé par entretiens pour récolter des données sur le quartier. L'évolution du quartier a donc été établie par la confrontation des souvenirs de diverses personnes qui y habitent ou y travaillent depuis un certain temps. La difficulté d'une telle démarche, se basant sur les souvenirs d'individus plutôt que sur des documents historiques divers, est que, comme le montre Freud (1923), les souvenirs des individus ne sauraient être des photographies du quartier à différentes époques³. Ils sont chargés d'émotion, comportent quelquefois une part d'invention ou d'erreur, s'adaptent parfois à la situation actuelle ou tentent de rendre les choses plus cohérentes qu'elles ne l'étaient. Les souvenirs sont doubles, objectifs et subjectifs à la fois⁴. Il nous faut donc être attentif à cette caractéristique et faire la part entre ce qui ressort de l'invention et ce qui s'attache à la pure description.

C'est essentiellement la confrontation des entretiens qui permet un tel travail. Dégager l'histoire du quartier à partir des souvenirs des individus qui y ont habité ou travaillé semble être une procédure. Rappelons que, fidèle au commandement de Ulf Hannerz (1983), il n'est pas question de faire ici une anthropologie *de* la ville, mais une anthropologie *dans* la ville. Ce qui nous intéresse, ce sont les relations entre les individus qui ont habité la place. Or, il nous semble que le vécu des individus, accessible via leurs souvenirs, est une des portes d'entrée les plus fécondes pour étudier les individus en ville. Notons bien ici que le travail que nous essayons de faire n'est pas un travail d'historien, mais bien de sociologue. Ce n'est pas tant les dates et l'évolution morphologique du quartier qui nous intéressent : il s'agit de dégager un ou plusieurs processus, dépassant la simple agrégation de comportements individuels, qui permettront de comprendre les évolutions du quartier. La question principale que nous posons est : comment un quartier, qui était à l'abandon il y a une trentaine d'années, a pu devenir un lieu de l'hypermobilité ?

Il semble que l'évolution du quartier puisse être séparée en deux périodes. À ces deux périodes, la première allant du milieu des années 70 à la fin des années 80, et la seconde, toujours en cours qui débuta à ce moment, correspondent deux processus évolutifs différents. Dans la première période, le Châtelain est le théâtre d'un processus de gentrification des plus classiques, tel qu'il est décrit dans bon nombre de quartiers centraux dans de nombreuses grandes villes de par le monde. Ce processus se trouve tout à fait achevé aux alentours de 1990 (nous expliquerons plus bas le choix de cette date). À ce moment-là, le mode de développement du quartier va changer.

II.1. 1975-1988 : Gentrification du Châtelain

Vers 1975, le quartier du Châtelain est un quartier populaire, connaissant une forte présence d'industries, essentiellement liées au domaine automobile.

On y trouve beaucoup de commerces de première nécessité. Le type de commerces présents sur la place à cette époque n'est pas du tout le même qu'actuellement : pas de restaurants, ni de magasins de vêtements ou de meubles. Il y a par contre une boulangerie, une boucherie, un cordonnier dans la rue de l'Aqueduc, un marchand de peinture et un bureau de poste à la place du club de fitness. La première grande surface va venir s'installer rapidement, il s'agit d'un « Dial » installé dans la rue du Tabellion. À cette époque, la caractéristique du quartier est son appropriation par le monde de l'automobile⁵. La rue du Page, la rue Américaine, la rue du Mail, et la rue Tenbosch étaient pleines, d'une part, de concessionnaires de toutes les grandes marques de voitures de l'époque (Peugeot, Opel, VW, Fiat, Austin...) et d'autre part, d'une quantité de petits garagistes indépendants,

³ Il suffit pour se convaincre de cette idée de se rappeler de *Psychopathologie de la vie quotidienne*, où Freud s'attache à débusquer toute la part émotive et inconsciente qui déborde dans nos souvenirs ou au contraire dans nos oublis. Un des intérêts de cet ouvrage est bien, il me semble, de mettre en évidence le fait que les souvenirs ne sont pas de simples restitutions froides d'événements passés.

⁴ L'intérêt d'une telle démarche, faisant un « *détour par l'intériorité des acteurs* » est clairement exposé par Crozier dans *L'acteur et le système*. Il montre en effet aux pages 458 à 460 que « *[le recours au 'vécu' des acteurs] est la condition même d'une connaissance sérieuse du champ* ». Crozier, dans ce paragraphe, nous explique l'intérêt d'une démarche inductive pour un chercheur qui essaie de rendre compte de la réalité sociale à partir de l'analyse des interactions entre individus. Démarche que nous avons décidée d'adopter, bien que nous situant dans une perspective simmelienne et non pas stratégique.

⁵ Le journal *Le Soir* a publié, dans une revue hors série appelée : « *Ixelles/Etterbeek, la collection des villages de Bruxelles* » parue en juin 2005, un article sur ce passé automobile du quartier du Châtelain.

réparateurs, installateurs d'autoradios, carrossiers, qui avaient installé leurs boutiques dans une de ces rues. On y trouvait ce qui avait trait à la voiture. Cette ancienne prédominance automobile sur le commerce a d'ailleurs laissé de nombreuses traces à l'heure actuelle : ne citons par exemple que l'énorme bâtiment du siège central de l'importateur de voitures bicentenaire d'Ieteren, installé rue du Mail depuis 1906 et toujours en activité.

Les habitants du quartier étaient alors essentiellement les commerçants. Tous les habitants de plus de 70 ans qui habitent le quartier depuis cette époque et que nous avons rencontrés l'habitent parce qu'ils y ont travaillé comme garagistes, couturières, plombiers...

En 1975, nous arrivons cependant à la fin de cette époque. À ce moment, le quartier est en perte de vitesse. Des bâtiments se vident, et des friches urbaines se forment à la place. C'est le cas, par exemple, du garage Fiat de la rue de l'Amazone, ou de l'école du Sacré-Cœur de la rue du Tabellion, où des parts entières d'îlots se trouvèrent inoccupées. Les causes de cette dégradation sont difficiles à déterminer. Certains évoquent la propagation de rumeurs concernant la transformation du quartier et l'implantation de grandes tours, lesquelles auraient fait fuir les plus bourgeois des habitants. Autre explication : la population d'alors étant assez âgée, beaucoup de gens seraient morts sans que leurs enfants ne reprennent les maisons, préférant s'installer dans les communes périphériques de Bruxelles. Les causes sont difficiles à déterminer, mais le fait est là, le quartier connaît une période de creux. Les maisons sont vides, la place est sale, le quartier se dévitalise, comme le montrent les témoignages de ces deux personnes ayant habité le quartier à l'époque.

« C'était une place en 84, c'était un dépotoir ici (...)

Il n'y avait rien ici, il y avait « le vol de nuit », célèbre boîte, ici la place du Châtelain, c'était vraiment un truc populaire, il y avait les Petits Riens, tous les gens qui bossaient là, place du Châtelain, c'était un dépotoir, il y avait des frigos, des matelas ».

(Stéphane)

« Oui, ça s'améliore, par exemple la rue du Page qui était presque sordide, c'était sale, des crasses. On osait pas sortir de sa voiture il fallait regarder [elle parle des excréments canins], il y a des petits commerces qui s'installent petit à petit et puis je trouve ça très agréable ».

(Angela)

Ces deux descriptions du quartier nous font comprendre la situation. Avant 1975, « il n'y avait rien », le quartier était vu comme un « dépotoir », un endroit « sordide ».

Arrive alors une première vague de nouveaux arrivants. Aux alentours de 1970-1975, de jeunes Belges viennent s'installer dans le quartier après avoir fini leurs études. Ils expliquent leur venue par plusieurs raisons : ils viennent s'installer parce que le quartier n'est pas cher et ensuite parce qu'il présente un caractère central (les moyens de transport publics, train, tram, bus sont très présents et permettent facilement de se rendre partout à Bruxelles). Le côté convivial de ce vieux quartier est aussi évoqué. Quartier où « *tout le monde se connaît* », nous dit Anne. Certains y viennent également parce que des amis à eux y sont déjà installés. Puis, arrivent de nouveaux habitants... Ils viennent d'autres villes, ou d'autres quartiers de Bruxelles, voire de l'étranger. Ce changement dans la population du quartier va aller de pair avec deux autres évolutions. D'une part, les commerces présents sur la place et dans le quartier vont évoluer ; d'autre part, le quartier va connaître un mouvement de rénovation dans son bâti.

Les petits commerces de première nécessité disparaissent petit à petit, et sont remplacés par des restaurants, des boutiques de cadeaux, des fleuristes... Les nouveaux commerçants qui arrivent apportent un dynamisme au quartier. Par exemple, le café *Le Châtelain* ouvre sur la place en septembre 1979, l'ancienne quincaillerie de la rue du Page est transformée en restaurant par un Américain... Ces nouveaux commerces apportent une nouvelle vitalité au quartier, qui connaît un nouveau départ. À la base de cette redynamisation, on trouve essentiellement une volonté des nouveaux commerçants d'attirer les gens dans leur boutique. Il fut même question vers 1985 de faire de la place un nouveau Sablon⁶. Des antiquaires essaient d'ailleurs de s'y implanter, mais ceux-ci ne restèrent pas longtemps et durent laisser leur place au secteur Horeca, « *seul à vraiment marcher* », nous dit Stéphane.

« Mais déjà il y a 20 ans, on a parlé ici sur la place, on deviendra comme au Sablon. Il faut organiser ça, et il y avait un certain Jaky Jaussard, je ne sais pas si Stéphane, il le connaît encore, il avait un magasin de meubles, des années 20 30 style art-déco à l'autre bout de la

⁶ Le Sablon est le quartier gentrifié de Bruxelles par excellence. Quartier très populaire il y a une quarantaine d'années, il est devenu le quartier des antiquaires chics du centre ville. L'évolution de ce quartier est tellement connue à Bruxelles que le mot de « sablonisation » est passé dans le langage courant pour évoquer le processus de *gentrification*. Pour plus de détails sur la gentrification de Bruxelles, nous vous renvoyons aux travaux de Mathieu van Criekingen, de l'Université Libre de Bruxelles.

place et il parlait toujours qu'on devrait organiser. Il était commerçant, il voulait du monde, il a eu des bonnes idées, pour faire bouger les choses, il faut toujours du marketing, de la relation publique, il voulait créer un cercle, que tout le monde se mette ensemble, tout le monde paye 100 francs belges et organise des choses sur la place et en même temps, monsieur docteur Heusch organisait les brocantes marines ».

(Jorn)

« Le bruit courait qu'ils allaient faire des travaux ici comme au Sablon, mais ça n'a pas pris. L'Horeca s'est implanté ».

(Stéphane)

« Ils ont voulu faire ici un genre de petit Sablon, mais ça n'a pas beaucoup pris, avec des antiquaires qui sont venus s'installer mais ça n'a pas pris. Ils ont dû abandonner l'idée, ils avaient parlé d'une bouche de métro aussi mais ça ne s'est pas fait à cause de, je ne saurais pas dire... ».

(Hortense)

La place gagne en vitalité et devient peu à peu le lieu attractif qu'elle est maintenant. Vers 1980 s'instaure le marché du mercredi après-midi, lequel va renforcer l'aspect convivial du quartier et attirer de nombreuses personnes, d'autant plus que celles-ci, après leur marché, vont venir remplir les bars, et notamment le café « Le Châtelain », qui, changeant de propriétaire en 1984, va devenir, comme nous le dit son ancien propriétaire, « *The place to be* » le mercredi soir à Bruxelles. C'est à ce moment-là, également, que le docteur de Heusch organise la première brocante nautique. Le quartier se dynamise, devient de plus en plus attractif et se remplit de nouveaux habitants. Mentionnons aussi le rôle important du Golden, l'un des premiers clubs de fitness de Bruxelles fondé en 1982, connu comme étant le club de Jean-Claude Van Damme, star des arts martiaux et du cinéma.

Jusqu'en 1988, le quartier se repeuple de cette façon. Les immeubles sont rachetés, des promoteurs vont acquérir certains bâtiments et réaménager les anciens chancres en résidence de luxe. Les habitations, quant à elles, sont aussi réaménagées, et se développe au début des années 80 ce qui va être appelé le projet « *Maison dans la maison* ». Les habitations d'alors, unifamiliales, vont être rachetées par des promoteurs et découpées en plusieurs appartements. Un bon nombre de maisons, quasiment toutes sur la place du Châtelain, vont ainsi être séparées en deux ou trois appartements, et les sous-sols vont également être aménagés pour pouvoir être habités. D'anciens bâtiments industriels, à l'abandon pendant des années vont être transformés en immeubles. La morphologie du bâti change dès lors considérablement : non seulement les bâtiments sont rénovés, mais en plus, beaucoup sont entièrement transformés pour pouvoir accueillir plusieurs ménages sous un même toit.

Un dernier phénomène va accompagner cette évolution. On constate une hausse croissante des prix des maisons et des loyers, laquelle est beaucoup plus forte que la simple indexation par rapport à l'inflation. On mentionnera par exemple le prix du bâtiment qui abrite le café *Le Châtelain*, qui est passé de 4 millions de francs belges vers 1970 à 8 millions en 1988, pour enfin atteindre 17 millions à l'heure actuelle⁷, nous dit Stéphane, ancien patron du café. Cette situation se retrouve en bien d'autres cas, comme par exemple encore, celui d'une maison sur la place qui, achetée pour trois millions de francs belges en 1982, a été récemment mise en vente pour l'équivalent de 24 millions de francs belges. En somme, les prix ont plus ou moins quadruplé en 30 ans. En conséquence de cela, des personnes qui habitaient le quartier depuis des années ont dû le quitter, ne pouvant plus payer les loyers demandés, laissant ainsi des logements inoccupés, et prêts à accueillir de nouveaux arrivants capables de payer le prix fort.

Sans aucun doute, cette évolution dont nous avons rendu compte dans les lignes précédentes montre tous les aspects d'un processus idéal-type de gentrification. Analyser ce processus comme une revitalisation du quartier va nous permettre de comprendre comment celui-ci a pu s'enclencher.

Ce à quoi nous assistons en ce moment peut être interprété comme une sorte de cercle vertueux ; la dynamique que nous venons d'exposer permet d'expliquer comment un quartier qui était « le rebut » est devenu en une quinzaine d'années un « must ».

« Ça vous donne une idée de l'évolution, c'est la même chose ici, quand je suis arrivé ici, c'était un quartier qui était à moitié à l'abandon, et donc vous voyez, sur 20 ans, c'est devenu, d'un endroit qui était le rebut, un endroit qui était le choix. Déjà à l'époque, enfin pas encore à l'époque, mais il y a dix ans, la place du Châtelain a commencé à devenir un must. Alors le quartier, la rue du Bailli, parce que c'est souvent autour d'une rue de commerce. Et commerce d'un certain type, on perd commerces de première nécessité, donc

⁷ Soit à peu près un passage de 100 000 euros en 1970 à 200 000 euros en 1988 pour 421 500 euros à l'heure actuelle.

boucheries, épiceries etc. et boulangeries. Ici il y avait trois boucheries entre autres, il y avait aussi trois boulangeries, mais heureusement, il en est encore resté chaque fois une. D'autre part, il y a une petite grande surface comme le Contact qui un peu assurait aussi tous ces métiers. Et il y a toujours 200 commerces aussi, mais qui progressivement vont plus vers l'article cadeau, des souliers etc. et donc ça devient monofonctionnel. Chance, le logement au-dessus des commerces a toujours persisté ».

(Michel)

Dans la même période, de nouveaux habitants et commerçants, sortes de pionniers, ont réinvesti ce vieux quartier dévitalisé. Les commerçants lui ont imprimé un dynamisme nouveau, afin d'appâter les clients, en conséquence de quoi le quartier est devenu un pôle d'attraction de plus en plus connu à Bruxelles, attirant ainsi de nouveaux habitants qui, eux aussi, ont fait venir leurs amis et connaissances dans le quartier. Le quartier se peuplant de plus en plus, de nouveaux commerces se sont installés, et ont à leur tour été un point d'attraction.

II.2. 1990-... : de nouveaux arrivants, une nouvelle forme de l'habiter hypermobile ?

Il semble qu'aux alentours des années 90 s'amorce un nouveau changement dans la (re)vitalisation du quartier. En 1990, la place n'est plus le lieu mort qu'elle était quinze ans plus tôt ; les bâtiments ont été rénovés, de nouveaux commerces se sont installés, de nouveaux habitants sont arrivés et les prix ont très fortement augmenté. Le processus de gentrification est en quelque sorte arrivé à son terme. Les prix ont tellement monté qu'il devient impossible pour de jeunes Belges d'acheter des maisons ou de louer un appartement dans le quartier. Ce dernier continue cependant à être investi par de nouveaux habitants, et le secteur Horeca ne cesse de se développer. Alors pourquoi choisir comme moment-pivot 1990 ? Car deux faits marquants s'y produisent : le premier est lié au processus de la construction européenne. Rappelons en effet qu'en 1992 est signé le Traité de Maastricht, qui marque un pas des plus importants dans la construction de l'union européenne. Comme nous le montrerons, Bruxelles, en tant que ville des institutions européennes, et donc peuplée de fonctionnaires européens, ne sera pas insensible à cette marche vers une Europe de plus en plus importante. Cette référence à Bruxelles « capitale de l'Europe » est très présente lorsque les habitants parlent de leur quartier :

« - Pour vous, pourquoi ça a changé ?

- Je crois que si tu parles de certains quartiers mais je dis ce que je pense, il y a différentes réponses.

Une première, c'est Bruxelles comme capitale de l'Europe ça c'est le plus important probablement ».

(Marteen)

« La capitale de l'Europe, c'est ici. Et qu'est-ce qu'il y a comme employés, énormément d'employés. Ils choisissent des quartiers un peu huppés, ils vont pas aller à Anderlecht parce que c'est marocain, ici il y a très peu de Marocains ».

(Paul)

Ce premier élément est très important pour comprendre l'arrivée de nouveaux venus dans le quartier. Il est certain que si les institutions européennes ne s'étaient pas installées à Bruxelles, le quartier du Châtelain ne serait pas ce qu'il est à l'heure actuelle.

Le second événement, propre cette fois-ci au quartier, qui permet de marquer un tournant dans sa vitalisation, est l'ouverture du restaurant *La Quincaillerie* par un Portugais, Antoine Pinto. Ce restaurant va devenir l'un des restaurants parmi les plus « in » de Bruxelles. L'ouverture de celui-ci est un signe de la revitalisation du quartier, et il va par ailleurs devenir un nouveau pôle attractif, et va donc participer à son tour au développement d'autres pôles d'attraction. Avec ce restaurant, la place devient réellement un « must » à Bruxelles. Un autre élément qui nous incite à situer un changement dans le processus évolutif vers le début des années 90 est qu'il semble que la plupart des transactions immobilières aient alors été réalisées, ou du moins qu'elles deviennent de moins en moins fréquentes. Ce changement est d'ailleurs bien perçu par les habitants et les commerçants du quartier.

« C'est uniquement dans les derniers douze ans, quinze ans que ça a évolué. Parce que finalement je crois, les restaurants se sont implantés autour de la place, ce qui veut dire que les gens qui n'étaient pas du quartier venaient le soir et passaient. Ce n'est pas un quartier nocturne, vous avez constaté, c'est plutôt un quartier de loisir. (...)

Mais le quartier change un peu vers le non-belge ; mon fils est belge, ma femme est belge,

ma mère est belge, je suis le seul Allemand dans la famille. Je suis ici depuis 30 ans mais quand je regarde nos locataires, un Chypriote, un Hollandais, un Américain, les loyers ici sont payés par des non-Belges qui viennent à Bruxelles pour deux trois, max. cinq ans ; c'est vraiment un melting pot ».

(Jorn)

Une nouvelle vague d'habitants arrive parmi lesquels beaucoup d'Européens : Français, Espagnols, Anglais, Danois, Hollandais, toutes les nationalités de la communauté sont représentées, même si tous les pays ne font pas partie de la Commission. Les premiers arrivent vers 1990 ; parfois déjà en Belgique avant cela, ils ont déménagé pour venir s'installer dans le quartier.

Le changement majeur est donc le fait que le prix des maisons a augmenté de manière telle que celles-ci sont devenues inabordables pour la plupart des Belges. Un studio de 25 m² situé sur la place, par exemple, sera loué aux environs de 500 euros par mois ; une chambre avec sanitaires communs, 375 euros ; un appartement deux pièces, plus de 700 euros⁸, sans parler des appartements luxueux construits rue du Tabellion, qui se louent 1200 euros par mois. Ainsi, comme le fait remarquer Rainier, qui habite dans une de ces résidences depuis six mois :

« Les prix des immobiliers montent, je pense que c'est impossible pour une personne avec un travail normal de vivre ici. Nous n'avons pas d'enfant et nous travaillons les deux, donc c'est impossible... ».

Le prix est donc très élevé comparé aux normes bruxelloises, mais relativement faible par rapport à ce que l'on peut trouver dans les autres capitales européennes. Pour un Parisien, par exemple, un loyer de 700 euros pour un appartement deux pièces reste quelque chose de très correct.

Ces nouveaux habitants ont fait du Châtelain un quartier où habitent beaucoup d'étrangers, et il est perçu comme tel par beaucoup des personnes que nous avons interrogées. Comme par exemple ce Hollandais, arrivé récemment dans le quartier :

« Et qu'est ce qui différencie ce quartier des autres endroits où vous avez habité ?
- Il habite beaucoup d'étrangers, ça c'est différent, européen ».

(Rainier)

Il semble que cette évolution des caractéristiques des nouveaux habitants aille de pair avec un autre changement, ce qui nous permet vraiment de dire que ce qui se passe actuellement place du Châtelain n'entre plus dans le cadre d'un phénomène de gentrification. Une chose frappante lorsque l'on se promène dans le Châtelain durant plusieurs mois d'affilée est la vitesse à laquelle des appartements ou des maisons deviennent inoccupés et prêts à la location. Rien qu'entre début juin et fin juillet, nous avons compté sur la place cinq appartements qui se trouvaient proposés à la location et qui ne l'étaient pas deux mois plus tôt. Se promener dans le quartier conforte dans cette idée : les panneaux « À louer » pullulent, il n'y a pas une portion de rue qui n'ait pas son appartement à louer. On observe également, mais toutefois plus rarement, quelques « maisons à vendre ».

Ce phénomène pourrait être lié à l'arrivée depuis une dizaine d'années sur la place d'un nouveau type d'habitants, pour la plupart européens, au profil de cadres dynamiques, voire d'*hypercadres de la mondialisation*⁹, et pour ce que nous avons pu en voir, pas forcément jeunes, habitant seuls ou en couple, et parfois avec un enfant en bas âge. Ceux-ci viennent habiter Bruxelles pour quelques années, trois, quatre, voire cinq ans. Pourquoi ont-ils choisi de s'installer dans ce quartier ?

Tout d'abord, le désir de s'installer dans le centre ville, afin d'éviter les bouchons, est l'une des raisons invoquées, mais elle ne saurait expliquer pourquoi l'on choisit la place du Châtelain plutôt qu'un autre quartier.

« C'était le choix parce que je savais qu'il y a beaucoup de bouchons tous les jours pour entrer à Bruxelles mais aussi pour sortir, ma femme elle travaille dans le centre chez Fortis, et avec tous les animaux c'était plus agréable de vivre dans la campagne, ou un petit village une maison et un jardin, mais ça va durer trop de temps pour entrer dans Bruxelles, donc on a cherché proche du travail de ma femme et c'était ici ».

⁸ Prix observés sur des affiches de location dans la rue.

⁹ Comme les appelle Jacques Donzelot, « La ville à trois vitesses : relégation, périurbanisation, gentrification », in *Esprit*, La ville à trois vitesses, mars-avril 2004, n° 3-4, p. 33.

(Rainier)

Une autre raison pour laquelle ceux-ci sont venus dans ce quartier est sa réputation, laquelle est par exemple relayée par des amis ou des collègues de bureau qui habitent également le quartier.

« Nous avons entendu : que Ixelles c'était une bonne commune. C'est une coïncidence que nous soyons arrivés ici.

- C'est des amis qui vous ont dit que c'était bien ?

- Quelques personnes qui connaissaient des personnes dans le travail de ma femme. C'est un peu une coïncidence que nous habitions ici, nous sommes allés à une agence immobilière, nous avons visité quelques appartements et ça c'était le meilleur ».

(Rainier)

En tâchant de déterminer ce qui plaît dans ce quartier à ces nouveaux arrivants, on pourra espérer comprendre pourquoi ils se sont installés là. Un élément récurrent est la ressemblance du quartier avec d'autres lieux européens. « *C'est le plus parisien des quartiers* », nous dit par exemple un client du marché.

Cette référence à Paris est très présente dans les propos des gens pour caractériser le quartier.

« La première question que j'ai posée au gars là en face, parce qu'il est venu voir chez moi, pour voir si on ne voyait pas chez lui, il voulait garder la privauté de son lieu de vie, et je lui ai demandé pourquoi il allait pas à Ohain ou là-bas, il venait d'ailleurs du Brabant Wallon, alors il m'a dit que ce qui l'avait intéressé, c'était la librairie Peinture Fraîche, la rue du Bailli, et la proximité de la gare du Midi. Parce qu'il arrivait souvent qu'en fin de journée, quand il avait fini le travail vers 18 heures, il allait manger à... Paris, ou voir un spectacle et comme c'était près de la gare du Midi, c'était facile d'y aller ».

(Michel)

Ce renvoi à Paris est même entretenu par la commune, comme le montre cet extrait de la gazette communale : « *L'aspect de la place va entièrement être revu, afin de la rendre plus 'parisienne', comme vous êtes nombreux à nous le faire remarquer* ». Nous avons également entendu, lors d'interviews, que certains Parisiens venaient habiter ici car cela était plus facile et plus économique pour eux d'habiter ici et de prendre le Thalys (train à grande vitesse reliant Bruxelles et Paris) que d'habiter dans les faubourgs de Paris, chers, et encombrés par les embouteillages. Nous n'avons cependant pas rencontré de Parisiens ayant de telles pratiques et il ne s'agit peut-être que d'une rumeur destinée à rapprocher encore davantage la place de Paris.

Ce rapport à l'étranger ne s'arrête pas là : la référence à l'Espagne est également très présente. On remarquera toutefois que, dans ce cas, la référence à l'étranger renvoie plus à une ambiance, à une atmosphère générale qu'à des points de pure ressemblance architecturale ou matérielle. Les similitudes évoquées renvoient plus à un type de convivialité commun.

« Je suis venu par hasard ici, moi je viens d'Espagne, et donc ici c'est ce qui se rapprochait un peu plus par rapport à l'Espagne, il y a des terrasses, des attroupements comme en Espagne, ça m'a plu ».

(Tom)

« Ce qu'il y a d'assez significatif, c'est la rue Américaine et la rue du Page qui commencent avec plein de petit restos, plein de points de dégustation, c'est la nouvelle tendance ici maintenant, à l'espagnole, où on peut grignoter de manière très conviviale ».

(Stéphane)

Ainsi, la référence à l'étranger est importante ; cependant, d'autres explications existent : le quartier plaît également par son côté authentique :

« Mais je trouve que malgré cette invasion des nouveaux Bruxellois de passage, parce que ce sont des gens qui ne restent pas, le quartier reste authentique jusqu'à présent. Prenez la femme qui vend les fleurs, France, vraie bruxelloise qui n'était pas sur la place depuis toujours mais qui est venue parce que ça a commencé à bouger. Ça fait longtemps. Le haut comme trois pommes, Alain il est gentil, il est bien, mais il est pas authentique, en plus sa clientèle ce sont les Anglais qui ne comprennent pas ce qu'ils boivent, ce qu'ils payent, mais c'est normal, ça existe aussi. Le Châtelain c'est aussi authentique. La Bank, oui, le

Duke, non il est pas vraiment authentique avant c'était un magasin de peinture, la récré avant le préau et avant le ficus ».

(Jorn)

« Il y a par exemple quelque chose d'authentique, vous avez rue du Page la Quincaillerie, et eux ils font énormément de marketing, c'est tout le temps tout le temps rempli. Ça c'est aussi un centre d'attraction visuel et culinaire ».

(Angela)

De ce fait, le côté authentique du quartier joue aussi un rôle important. Le Châtelain est un « vrai » quartier, comparé par exemple au quartier Schuman, celui des institutions européennes, qui est décrit comme stérile. Ce côté authentique provient essentiellement, comme le montrent les deux extraits présentés, essentiellement des commerces, cafés et restaurants présents sur la place et de leurs commerçants, perçus comme de véritables bruxellois. Le Châtelain attire des cadres européens, car il est à la fois assez étranger pour qu'ils puissent s'y retrouver facilement et assez bruxellois pour qu'ils puissent vraiment habiter en Belgique ; il est à la fois global et local.

Maintenant que nous savons pourquoi ces nouveaux habitants viennent s'installer dans le quartier, essayons de voir ce qui les distingue des autres habitants. Avant tout, ce qui semble les caractériser, c'est une manière de s'approprier l'espace différente de celle des anciens habitants du quartier. Ainsi, leur « habitat extérieur », c'est-à-dire celui dans lequel ils ont l'habitude de se déplacer et qu'ils identifient comme « leur espace », est très différent de celui des habitants d'il y a vingt ans. Ils habitent au Châtelain, mais le week-end ils vont dans leur maison en France ou voir de la famille en Hollande ou en Allemagne, puis partent une semaine à Barcelone ou à Taiwan pour le travail. Et cela paraît normal, tel qu'en atteste ce petit quiproquo :

- « - Pour travailler, vous allez à Anvers ou ici ?
- Ça dépend, pour l'instant ici, mais dans deux semaines, je commence un projet à Waterloo.
- Barcelone ! ?
- Waterloo ! Mais peut-être Barcelone dans deux mois (rire) ».

Pour Rainier, le fait que nous nous soyons trompés et ayons entendu qu'il allait travailler dans deux semaines à Barcelone plutôt qu'à Waterloo n'avait rien d'absurde ni d'inénvisageable. D'ailleurs, lorsqu'il nous dit d'ailleurs « peut-être dans deux mois », cela est tout à fait possible : dans deux mois, il sera peut-être réellement à Barcelone.

Ce sentiment se fut confirmé lorsque nous demandâmes à Rainier s'il se sentait davantage européen ou hollandais ; voilà ce qu'il répondit :

- « Et vous vous sentez plus Européen, ou Hollandais ?
- Hollandais moi.
- Sans plus ?
- Du monde je pense, je suis flexible ».

Voilà comment il se définit quand on lui demande ce qu'il est : « *je suis flexible* ». Une telle réponse aurait été impossible, dans ce quartier, il y a vingt ou trente ans. Il y a là une différence, dont les anciens habitants, ceux présents depuis plus de vingt ans, et vivant là depuis toujours ou étant arrivés après leurs études, sont tout à fait conscients :

- « Il y a des disputes dans le quartier ?
- Non, mais les gens partent plus souvent qu'avant, ils partent plus souvent en vacances. Avant les gens restaient dans le quartier, les gens partaient pas en vacances, ils allaient au bistro, mais maintenant c'est fini.
- Oui ça a changé...
- Les gens partaient pas en vacances comme maintenant, il y avait pas un mois de congé, il y avait que quinze jours, on restait dans le quartier, il y avait des fêtes de quartier... »

(Louis)

« Une des amies qui habitait là me disait, elle était dans le centre de fitness, à côté et elle entendait les femmes qui ne parlaient que de dire « ah oui, mais la semaine prochaine je vais, ... non non non, je vais plutôt à Majorque » elles pensaient aux endroits où elles allaient faire leur shopping au niveau international... ».

(Michel)

Outre le fait qu'ils nous font sentir toute la différence existant entre d'une part, les habitants du quartier venus s'y installer il y a trente ans (garagistes, plombiers...) et, d'autre part, ceux arrivés il y a 25 ans qui sont, pour l'un, sociologue spécialisé dans l'étude des genres et, pour l'autre, professeur de sémiologie de l'architecture à La Cambre, ces deux extraits montrent bien qu'il y a une conscience de la part des anciens habitants que les gens n'habitent plus là de la même manière. Le quartier, pour les nouveaux habitants, n'a plus le même statut que pour les anciens. C'est un lieu de passage, combiné avec d'autres lieux de passage, qui seront habités en même temps ou successivement.

III. Gentrification et ubiité

Ce changement dans la manière d'habiter a été constaté par d'autres sociologues. Donzelot parle, pour qualifier cette nouvelle manière d'envisager l'habitat, d'*ubiité*, terme signifiant que ces nouveaux habitants sont

« Pleinement ici et facilement ailleurs à la fois, par la proximité de tout ce qui leur importe là où ils vivent et par la rapidité des réseaux réels ou virtuels qui leur permettent de se projeter aisément en quelque autre point de ce globe au rythme duquel ils vivent constamment ».

(Donzelot, 2004 : 32)

Pour le sociologue,

« La gentrification fournit un territoire où une personne dotée d'un 'état d'esprit global' se sentira légitime (...). A quoi peut-on distinguer un territoire à vocation 'globale' d'un autre ? A la présence de tout ce qui facilite un style de vie où émergent les cafés et les restaurants du monde entier, boutiques et galeries d'art. Soit un ensemble de signes de prestige que les promoteurs ont appris à manier pour conférer à un lieu cette marque du 'global' qui attirera les candidats à cette communauté mondiale. Produit imaginaire, cette communauté mondiale n'en constitue pas moins la marque d'identité de la gentrification dans toutes les villes du monde, la preuve de son lien avec la globalisation ».

(Idem : 35)

Ces quelques lignes semblent avoir été écrites pour la place du Châtelain, tant la réalité qui y est décrite correspond à ce que nous avons pu observer. Là cependant où l'on pourrait contester Donzelot, c'est qu'il identifie complètement cette ubiité avec la gentrification, alors qu'il s'agit de deux processus différents de vitalisation d'un quartier. La gentrification, c'est le retour des classes moyennes dans les centres-villes, retour qui s'accompagne d'une modification du bâti et d'un type de mobilité urbaine qui correspond à un rapport à l'espace particulier. Dans cette ubiité qu'il décrit si bien, la donne change, la mobilité des individus évolue ainsi que leur rapport à un habitat extérieur, à un « oekoumène », dont les limites s'accroissent considérablement, voire tendent à disparaître. Ces deux modes d'investissement d'un quartier correspondent à deux manières d'habiter différentes et qu'il convient de ne pas confondre.

Jean-Yves Authier commet, semble-t-il, la même erreur dans son article « Mobilité et processus de gentrification dans un quartier réhabilité du centre de Lyon » (1998). Il identifie bien l'émergence de cette nouvelle forme d'habiter, mais la confond avec un processus de gentrification. Il conclut en effet que « *la gentrification se présente davantage comme un cotoiement de mobilités différenciées que comme une succession de vagues d'installation* » (Idem : 343).

Ces deux articles présentent cependant l'intérêt d'étudier de manière intensive les caractéristiques de ces nouveaux habitants. Leur rapport à la sécurité est par exemple interrogé par Donzelot. Authier propose une analyse très fine du parcours des nouveaux habitants ainsi que des raisons justifiant leur installation.

Il semble que Donzelot oublie cependant une des caractéristiques qui fait d'un quartier gentrifié un quartier à vocation globale. Il s'agit de ce mélange de global et d'authentique qu'il présente. La gentrification se caractérise par un retour de Bruxellois dans Bruxelles. Un quartier gentrifié sera donc à l'origine un quartier où habitent des Bruxellois. C'est un « vrai quartier », authentique. Cette dimension semble aussi importante que celle de l'état d'esprit 'global' du quartier, allant avec l'air du temps.

Une autre question que ces deux auteurs ne soulèvent pas est de savoir si cette nouvelle forme de l'habiter permet d'assimiler le quartier à un simple objet de consommation, comme le pense une des personnes que nous avons interrogées. La question mérite d'être posée. Ce qui permet à ces Européens d'habiter partout où ils le

veulent, c'est notamment la possession de moyens financiers importants, qui leur permettent de disposer d'un ou plusieurs logements là où ils le veulent. De ce point de vue, un logement et le quartier qui va avec peuvent être vus comme un bien de consommation comme les autres. Du point de vue matériel donc, la comparaison entre quartier et objet de consommation semble passer la rampe. Ce qu'il faut voir, c'est si cette comparaison permet aussi de rendre compte de la face personnelle de l'habiter. Habite-t-on sur un mode consommatoire ? Pour répondre à cette question, il faudra analyser les relations qui existent entre des personnes habitant le même quartier. C'est là une des directions que doit prendre l'étude sociologique des processus de mobilité.

IV. Propositions pour l'étude des coexistences urbaines

Le quartier du Châtelain intéresse donc le sociologue parce qu'il a été marqué, dans son mode de peuplement et de vitalisation quotidien, par des processus macro-sociaux impliquant d'une manière certaine les processus de mobilité caractéristiques de la société actuelle. Les questions qui se posent alors doivent s'articuler autour d'une notion-clé, celle de la coexistence dans la différence. Il s'agit de problématiser la thématique de la mobilité, voire de l'hypermobilité, des personnes habitant et partageant un même espace local en termes définis, afin de comprendre les évolutions de l'urbanité de nos villes et des manières de vivre ensemble.

S'interroger sur la coexistence dans la différence suppose, comme le dit Jean Rémy, que :

« L'on puisse concevoir une coexistence dynamique indépendamment d'un idéal fusionnel ou d'une perspective intégrationniste. Pour ce faire, nous pouvons reprendre une conception de l'urbanité, comme une forme de sociabilité, valorisant l'art de communiquer dans la distance. Dans ce cas, la distance, sous certaines modalités, est condition de communication et d'élargissement de zone d'échange et de coopération ».

(Rémy, 1990 : 173).

Il s'agit d'étudier les échanges communicationnels établis dans la distance interculturelle. Ainsi il faudra tout d'abord voir comment se jouent les interactions d'individus culturellement différents dans un même espace puis tâcher de comprendre comment se crée en permanence la ville, référent commun à tous les habitants, dans cette coexistence dynamique.

La forte mobilité caractérisant une partie des habitants des grandes villes occidentales doit être étudiée à partir des décalages culturels qu'elle introduit quotidiennement dans les interactions au sein d'espaces locaux. Il s'agit d'élaborer une sociologie permettant de comprendre comment des individus évoluant dans des référents culturels différents, mais dans un même espace d'habitation, peuvent entrer en interaction et créer ensemble un habitat commun.

Les outils conceptuels nécessaires à un tel travail pourront être posés à partir de la vision simmelienne du monde social. Nous pourrions retenir la notion de *tiers*, que Simmel développe dans plusieurs articles¹⁰, comme étant des référents sociaux extérieurs aux individus et mobilisés par eux pour pouvoir interagir. Pour Simmel, le monde social doit être analysé en distinguant trois entités : les individus (1), les socialités (2) et l'objectivité sociale (3) (Simmel, 1999 : 224-225). Toute l'analyse réside en cette disposition à identifier les tiers sociaux (3) (les éléments de culture objective) mobilisés par les individus (1) lors des interactions, qui prennent une certaine forme (2).

Un angle d'approche plus précis consistera à identifier et à différencier ces tiers culturels et normatifs communs en fonction de l'épaisseur sociale (Martuccelli, 2003) et du degré de contrainte qu'ils présentent. Les outils théoriques à développer devraient nous permettre, d'un point de vue pragmatique, de saisir les rapports qui se nouent entre la coloration individuelle et le matériel social mobilisé par les individus pour agir. Ils permettront, *in fine* de comprendre les interactions d'individus coexistant dans un même espace, mais où l'appartenance à un même système d'action sociale ne semble plus aller de soi.

L'établissement de plusieurs modèles d'interaction dans la différence permettra à terme de comprendre pleinement les transformations actuellement en cours dans les villes internationales comme Bruxelles.

Bibliographie

AUTHIER, J.-Y. 1998. « Mobilité et processus de gentrification dans un quartier réhabilité du centre de Lyon », in GRAFEMEYER, Y. & DANSEREAU, F. (dir.), *Trajectoires familiales et espaces de vie en milieu urbain*, Presse universitaire de Lyon, Lyon, pp. 335-355.

¹⁰ Simmel présente des réflexions sur l'utilisation de la notion de *tiers* pour analyser les relations sociales dans différents articles. Une première entrée en matière pourra être faite à partir de son article « La détermination quantitative du groupe ». Une théorisation plus aboutie de cette notion pourra être trouvée dans le troisième paragraphe de son article « Domination et subordination ». Ces deux articles ont été publiés aux PUF en 1999 dans l'ouvrage : *Sociologie, Études sur les formes de la socialisation*.

- AUTHIER, J.-C. 2003. « La gentrification du quartier Saint-Georges à Lyon, un côtoyement de mobilités différenciées », in BIDOU-ZACHARIASEN, C. (éd.) *Retour en ville*, Descartes et Cie, Paris, pp. 74-107.
- CROZIER, M. & FRIEDBERG, E. 1977. *L'acteur et le système*, Éditions du Seuil, Point, Paris.
- DONZELOT, J. 2004. « La ville à trois vitesses : relégation, périurbanisation, gentrification » In *Esprit*, *La ville à trois vitesses*, Mars-avril 2004, n° 3-4, pp 14-40.
- FRANCO, B., 2003. *La ville incertaine, Politique urbaine et sujet personnel*, Bruylant-Academia, Louvain-la-Neuve.
- FREUD, S. 2001. *Psychopathologie de la vie quotidienne* (1923), Payot, Paris.
- GRAFMEYER, Y. 1999. « La coexistence en milieu urbain : échanges, conflits, transactions », In : *Recherches sociologiques*, Vol. XXX, n° 1, pp. 157-177.
- HANNERZ, U. 1983. *Explorer la ville*, Editions de Minuit, Paris
- « Ixelles/Etterbeek », *La collection des villages de Bruxelles, Le Soir*, hors-série (2005), Rossel.
- MARTUCCELLI, D. 2002. *Grammaire de l'individu*, Gallimard, Paris.
- PEREC, G. 1982. « Tentative d'épuisement d'un lieu parisien », in *Le pourrissement des sociétés. Cause commune. 1975/1*, Christian Bourgois, Union générale d'édition, Paris, pp 59-108.
- SIMMEL, G. 1999. *Sociologie, Études sur les formes de la socialisation*, PUF, Paris.
- URRY, J. 2003. *Globalisation and citizenship*, Lancaster, Lancaster University, www.comp.lancs.ac.uk/sociology/papers/Urry-Globalisation-and-Citizenship.pdf
- URRY, J. 2005. *Sociologie des mobilités*, Armand Colin, Paris.